

Jean Chicoine

Dans une galaxie loin de chez vous

Jean Chicoine, *les galaxies nos voisines*, Les Éditions du Blé, St-Boniface, 2007, 160 pages.

Benoit Doyon-Gosselin

Number 138, Winter 2007–2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/40655ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Doyon-Gosselin, B. (2007). Review of [Jean Chicoine : dans une galaxie loin de chez vous / Jean Chicoine, *les galaxies nos voisines*, Les Éditions du Blé, St-Boniface, 2007, 160 pages.] *Liaison*, (138), 59–59.

Jean Chicoine: *Dans une galaxie loin de chez vous*

BENOIT DOYON-GOSSELIN

SI LE ROMAN, depuis plus d'un siècle, jouit d'une place prépondérante au sein des grandes littératures nationales, il n'en est pas de même en ce qui concerne la production littéraire dans les milieux minoritaires francophones du Canada. En Acadie et au Manitoba surtout, tout se passe comme si les maisons d'édition publiaient surtout de la poésie et un roman occasionnel, écrit par un romancier tout aussi occasionnel. Ces deux régions souffrent d'un déficit romanesque important lorsque l'on compare ce genre au théâtre et à la poésie. Pour donner un exemple concret, la collection rouge des Éditions du Blé — collection qui publie des textes de nouveaux auteurs qui sortent des sentiers battus — n'a publié que quatre romans sur vingt-deux titres. Le dernier de ces romans s'intitule *les galaxies nos voisines*. Cette œuvre, au titre évocateur, est signée de Jean Chicoine, franco-manitobain d'adoption, habitant la province depuis 1989. Il s'agit d'un premier roman pour ce nouvel écrivain né à Montréal en 1952.

Le roman se déroule dans l'univers *underground* du narrateur prénommé Jean (un roman certainement auto-fictif) qui habite le quartier tranquille Saint-Boniface. Pendant l'écriture, le personnage déménagera dans le Village Osborne, un quartier de Winnipeg plus olé olé dans lequel il se sent chez lui: «[...] J'y retrouvais, en plus petit, et j'insiste, en vraiment plus petit, en plus réservé, en moins téméraire, l'atmosphère, la couleur, la densité et la variété de mes quartiers d'errance à Montréal». Séparé en dix chapitres — dont le dernier, «or aujourd'hui que je me serai réveillé pas trop tard», fait référence à Proust et à d'autres influences littéraires du protagoniste —, le récit raconte les déboires et les débauches du narrateur avec, respectivement, son ex-femme et ses nombreuses autres compagnes. Au départ, en compagnie de son ami Wilf, le narrateur livre également des réflexions sur des sujets aussi divers que les possibilités de mondes extraterrestres, le capitalisme et les galaxies. On ne retrouve donc pas dans l'œuvre une véritable intrigue. L'intérêt du roman réside ailleurs.

Comme l'indique la quatrième de couverture, les jeux entre les langues française et anglaise constituent «le véritable éros de ce roman». En effet, tout comme au plan formel où l'on ne retrouve jamais de lettre majuscule en début de phrase ou de point final, le narrateur s'amuse dans la façon d'écrire les deux langues officielles. En anglais, le lecteur comprend immédiatement que le narrateur souhaite rendre crédible à l'extrême les expressions orales du francophone peu à l'aise avec la complexité phonétique de la langue de Shakespeare. Ainsi, après une relation purement sexuelle, il dira à sa compagne d'un soir: «Tank you véré motche, i nideud dat!». Les exemples pullulent en ce sens. Cependant, en français, l'écriture phonétique qui a peu à voir avec

le jocal se justifie difficilement surtout lorsque le narrateur indique qu'il traîne toujours son dictionnaire «que j'appelle mon ti-Bob [...]». Pourquoi alors, en plus des dialogues qui reproduisent la langue orale, le personnage-écrivain choisit-il d'écrire dans les passages narratifs «téléphone», «vaisso», «ôtre» et «bibliothèque public»? Lorsque l'on considère les appartenances littéraires que le narrateur évoque lui-même à la fin du roman, on comprend encore moins ce choix.

Dans un autre ordre d'idées, une des grandes réussites du roman demeure la création d'un personnage de femme métisse crédible qui, au-delà de sa relation amoureuse avec le narrateur, comporte sa part de complexité. Occupant le tiers du roman, le chapitre «Lynne, ma métisse à moé» met en scène une femme qui se cherche une identité. Après avoir connu une enfance difficile, elle finit par quitter le narrateur pour se rendre à Churchill où elle espère trouver le bonheur. Au même titre que la Miranda de Nancy Huston dans *Cantique des plaines* ou la Angela de J.R. Léveillé dans *Le soleil du lac qui se couche*, la Lynne de Jean Chicoine fait réfléchir.

En terminant le roman de Jean Chicoine, j'ai repensé au passage classique d'une lettre d'Octave Crémazie à l'abbé Henri-Raymond Casgrain. Dans celle-ci, Crémazie avance que «[c]e qui manque cruellement au Canada, c'est d'avoir une langue à lui. Si nous parlions iroquois ou huron, notre littérature vivrait». La langue française phonétique qui revient sans cesse dans *les galaxies nos voisines* amuse pendant un certain temps mais finit par agacer. C'est malheureusement le défaut qui mine en partie les autres qualités littéraires du récit. ■

Jean Chicoine, *les galaxies nos voisines*, Les Éditions du Blé, St-Boniface, 2007, 160 pages.

Benoit Doyon-Gosselin est professeur au département des littératures de l'Université Laval. Spécialiste des littératures francophones du Canada, il complète présentement des études doctorales. Sa thèse, sous la direction de Jean Morency, s'intitule «Pour une herméneutique de l'espace: l'œuvre romanesque de J.R. Léveillé et France Daigle». Auparavant, il avait été le premier étudiant à compléter une maîtrise en études canadiennes au Collège universitaire de Saint-Boniface. Sa thèse de maîtrise, sous la direction de Jean Valenti, portait sur les «Théories de la lecture et métaphore fondatrice dans Tombeau de J.R. Léveillé». Il a publié dans Les Cahiers franco-canadiens de l'Ouest, Voix et images, Port-Acadie et dans de nombreux collectifs.

